4ME ANNEE — PRINCE-ALBERT, SASK., JEUDI 10 DECEMBRE 1914 — No. 39

Organe des Catholiques de langue française du Nord-Ouest.

ABONNEMENTS:
Un an (Canada) $1.60
Un an (Etranger) fr7.50 $1.50

ANNONCES
La ligne (1ère insertion) $0.12
Insertions subséquentes 0.08
Mariage, Décès, Naissance. .25

LE PATRIOTE DE L'OUEST

NOTRE FOI! NOTRE LANGUE!

Le seul journal français de la Saskatchewan

REDACTION: 405, 13ème RUE

ADMINISTRATION 1303, 4ème Avenue Ouest Prince-Albert, Sask. Téléphone 683

A.-F. AUCLAIR, O.M.I., *Rédacteur en Chef.* — PUBLIÉ PAR LA CIE LA BONNE PRESSE LTÉE — J.-P. DAOUST, *Administrateur.*

Elections municipales et scolaires

Lundi prochain dans toutes les villes et les villages de la province ont lieu les élections municipales et scolaires.

Cet événement annuel, d'intérêt plus que local si l'on considère le résultat d'ensemble, impose à chacun un devoir civique de la plus haute importance: *le devoir de voter et de bien voter.*

Droit de vote: devoir!

Donc pas d'abstention!

Puisque vous contribuez de votre argent à l'administration de la ville et de l'école, vous avez non seulement le droit mais le devoir de choisir des représentants qui sauront administrer dignement, avec honnêteté et efficacité, le bien commun.

C'est manquer de sens social que de se désintéresser de la chose publique et de laisser à une coterie sans scrupules le soin de choisir les administrateurs du bien de tous.

Il faut donc user de son droit et faire un choix judicieux parmi les candidats aux fonctions publiques.

Si un homme se recommande particulièrement par son esprit de droiture, de justice, d'honnêteté, de désintéressement et par son intelligence des affaires: c'est celui-là qu'il faut appuyer de toute son influence.

Donc, pour bien voter il faut avoir en vue la réalisation d'un idéal de progrès matériel et d'harmonie sociale, qui ne soit autre qu'un idéal de justice, et il faut en même temps mesurer la valeur des candidats sur cet idéal noble et désintéressé.

Tout est là. Il faut donc faire taire tout vain préjugé qui en faussant le jugement fausserait le vote lui-même et nuirait au bien général de la communauté.

Le catholique, parce qu'il a le bonheur d'être attaché par sa foi à la vérité et à la justice immuable, devrait toujours être le citoyen le plus dévoué, le plus intègre et le plus fidèle de la cité.

Noblesse oblige. Le vrai catholique aura conscience de ses droits et tiendra à honneur de les faire respecter dans la vie publique.

* * *

C'est surtout dans les questions d'éducation qu'un catholique ne doit se laisser guider que par des principes de foi, de vérité et de justice.

L'école forme les générations de l'avenir. Le bien individuel, comme celui de toute la société, demande que l'âme de l'enfant puise dans l'instruction les principes de la vérité et non de l'erreur; dans l'éducation une formation à toutes les vertus, et non une décadence vers tous les vices.

Pour l'enfant catholique, il faut donc l'atmosphère, non de l'école neutre ou sectaire, mais l'atmosphère de l'école vraiment catholique, où l'enseignement religieux tient la place d'honneur comme la foi devra aussi la tenir dans la vie; où le maître sera un exemple vivant de cette doctrine qui seule éclaire les peuples et les fait grandir en véritable civilisation.

Nous ne rappelons là rien qui ne soit de première évidence. Et puisque les commissaires d'école, en dépit d'une législation qui demeure toujours défectueuse dans sa déformation de neutralité officielle, possèdent encore cependant des pouvoirs assez étendus pour faire en sorte que l'école soit conduite par des maîtres catholiques, et selon les principes catholiques, il est de première importance que ces commissaires soient choisis judicieusement parmi ceux qui ont vraiment le sens catholique et qui s'inspirent des principes de leur foi dans la vie publique comme dans la vie privée.

Il faut bien reconnaître, hélas! que quelques catholiques d'une certaine classe, égarés par de faux principes, ont perdu le sens chrétien en matière d'éducation. Et cela ordinairement au contact trop habituel de la mentalité protestante. On les reconnait presque toujours à deux signes: une répugnance instinctive pour l'enseignement religieux surtout s'il est vraiment efficace et pénètre toute l'éducation comme savent toujours si bien le faire les communautés religieuses et, secondement, dans un autre ordre d'idées, une sorte d'impuissance physique à comprendre que la première instruction religieuse ou profane doit se donner dans la langue maternelle de l'enfant.

Est-il besoin d'ajouter que la présence de tels hommes dans une commission scolaire ne peut qu'ouvrir la voie à toutes sortes d'abus et d'injustices, troubler la paix et l'harmonie.

Il est donc du devoir de tous de choisir toujours pour les administrations scolaires de notre pays des hommes d'esprit droit et éclairé, qui soient pénétrés du sens catholique, et qui s'emploient avec zèle à répondre aux désirs de la famille chrétienne, comme à ceux de l'Eglise de la Patrie, des hommes qui veulent que l'école forme dans l'enfant le citoyen qui saura faire honneur à son pays, parce que la foi rayonnant sur son front et la vertu dans son cœur, il sera de ceux qui ne savent jamais trahir.

Marche des événements dans l'effroyable guerre actuelle

Récit au jour le jour d'après les dépêches européennes jusqu'à date

JEUDI 3 DÉCEMBRE

En Belgique, la lutte redevient intense: l'artillerie allemande renouvelle son feu violent sur toute la ligne de front de Nieuport jusqu'au sud d'Ypres. Par contre l'inondation du terrain a forcé l'ennemi d'abandonner ses positions autour de Dixmude.

De la rivière Lys à la Somme les canons allemands balaient affreusement la campagne. Le village d'Aix Noulette à l'ouest de Lens est plus spécialement affecté.

Aux divers autres centres d'opérations en France, règne un calme relatif.

Le général Joffre soulève l'enthousiasme du peuple alsacien, à la récente inauguration du gouvernement local français dans la ville de Thann.

"Pendant quarante-quatre ans dit-il, vous avez attendu. L'heure de la délivrance de l'Alsace est enfin sonnée. Graduellement nos armées victorieuses occupent la vallée des Vosges et bientôt, comme un fruit mur, l'Alsace-Lorraine tombera entre nos mains."

Ces mâles accents, prélude des chants de victoire, résonnent au cœur de l'Alsace comme un écho de ses plus chères espérances.

Le Parlement Français se réunira à Paris en session extraordinaire, le 22 décembre.

Le docteur Albert Calmette, frère du directeur du *Figaro* assassiné par la Caillaux, éminent chirurgien, directeur de l'Institut Pasteur à Lille et l'un des chefs du service médical de l'armée, a été fait prisonnier et ramené à Munster.

La session spéciale du Reichstag allemand donne lieu à de violents discours contre l'Angleterre et les Alliés.

La Chambre vote, à la dissension d'une seule voix, Herr Liebnecht, chef socialiste, un nouvel emprunt de guerre de 1 milliard 250 millions.

Le communiqué officiel de Berlin, d'une extrême brièveté, affirme qu'aucun engagement important ne se poursuit sur toute l'étendue du théâtre de la guerre."

La campagne de Varsovie, si désastreuse aux armées allemandes, dégénère maintenant en une série d'attaques d'escarmouches de la part des Allemands, de plus en plus talonnés sous la pression de nouveaux renforts russes. La résistance la plus acharnée se concentre à Lodz: où les allemands font des efforts suprêmes pour arrêter le mouvement tournant de leurs ennemis.

Les Autrichiens repassent les Carpathes et se fortifient en Hongrie: ce retrait de nombreuses troupes ouvre un champ libre aux Russes en Galicie et laisse la ville de Cracovie sans protection.

D'autre part, les Autrichiens avancent de plus en plus victorieux en Serbie. Déjà maîtres de Belgrade, ils s'efforcent de s'emparer du chemin de fer Belgrade-Constantinople, afin d'aider la Turquie dans sa campagne contre les Russes.

Le premier ministre d'Egypte Rushid Pasha, appuie fermement la cause de l'Angleterre en considération des bienfaits que le gouvernement Britannique a rendus aux Egyptiens.

Le corps expéditionnaire de l'Australie et de la Nouvelle Zélande vient de débarquer en Egypte, après les entrainements nécessaires il sera immédiatement dépêché au front.

Le rebelle DeWet, au Sud-Africain, est fait prisonnier par les troupes fédérales, après une émouvante course de 50 milles, à cheval.

Deux journaux irlandais, à Dublin, se voient suspendre leur publication par les autorités impériales, à cause de leurs sentiments pro-germaniques et leur campagne contre l'enrôlement.

VENDREDI 4 DÉCEMBRE

La canonnade gronde de plus en plus vive et nourrie dans les Flandres. Le chemin de fer d'Ypres à Roulers et la grande route de Becelaere à Passchendaele semblent les endroits les plus attaqués. L'infanterie allemande dans ces dernières régions a tenté une vive attaque, mais sans succès.

A Vermelles, les Français travaillent avec ardeur à fortifier les positions enlevées à l'ennemi.

En prévision d'une attaque générale allemande les armées franco-belges effectuent un mouvement d'offensive. Le communiqué officiel de Berlin l'admet tout en niant qu'il ait réussi.

Percer les lignes alliées dans les Flandres et s'emparer des ports de la Manche, est pour les Allemands une tâche herculéenne qui s'aggrave de leurs derniers revers et de leur retraite continuelle. En face de cette faillite des plans de l'état-major allemand, l'heure de la délivrance de la Belgique et de l'invasion du territoire allemand, serait elle sonnée?

Dans l'Argonne la bataille devient ardente; autour de Lacorne et deGrurie, l'ennemi a foncé en rangs compacts sur les positions françaises. Après une vive riposte, l'infanterie française força les Allemands à battre en retraite, tandis que l'artillerie balayait la place.

La bataille de Lodz se termine en une victoire décisive pour les armées russes, d'après une dernière dépêche. Un grand nombre des prisonniers allemands défilent sous bonne garde vers Moscou, tandis que l'armée utilise les canons et les mitrailleuses abandonnés en nombre sur les champs de bataille.

Le siège de Cracovie entre probablement dans sa dernière phase: les pièces de siège russes dominent la ville à trois milles de distance. La résistance se fait de plus en plus faible: la reddition de la ville parait imminente.

La chute de Cracovie suscitera un autre inquiétant problème pour les troupes allemandes: l'invasion de la Sélicie par le Sud et le Nord à la fois. Les prochains événements seront donc d'une importance capitale.

L'attitude de l'Italie reste toujours problématique. La politique de stricte neutralité du premier ministre Salandra est l'objet de commentaires variés dans les cercles officiels.

L'armée Egyptienne demeure loyale à la Couronne Britannique et se décide à défendre chèrement ses propres intérêts comme ceux de l'Empire. Les Turcs s'avancent toujours au nombre de 100,000 à 120,000 hommes. Mais les difficultés de la route du désert et de celle de la côte de la Méditerranée retardent leur marche tout en décimant leurs rangs.

Le transatlantique "Prinz Frederich Wilhelm" est entraîné à la côte de la Norvège après avoir été désemparé au cours d'une furieuse tempête dans la mer du Nord.

Les gouvernements d'Angleterre, de France et de Russie placent d'importantes commandes de selles chez des manufactures canadiennes pour un montant de plus de $2,750,000.

Le fonds de Secours Belge de Montréal envoie d'Halifax quatre navires chargés de farine, de vêtements et autres articles, pour venir en aide aux Belges victimes de la guerre.

SAMEDI 5 DÉCEMBRE

Les hostilités dans les Flandres progressent toujours un peu à l'avantage des armées alliées. En face de Poessle, à mi-chemin entre Ypres et Dixmude, les Français s'emparèrent de la rive droite du canal, dont la possession était vivement contestée depuis un mois, L'ennemi s'efforça à l'aide de son artillerie lourde suivie d'une vigoureuse attaque d'infanterie, de reprendre la position conquise; mais tous ses efforts demeurèrent stériles.

A part ces engagements secondaires, le combat se ralentit, et les Allemands abandonnent leurs attaques d'infanterie pour mettre en jeu leurs obusiers de campagne.

Les combats des tranchées présentent un nouveau caractère. Placées souvent à 50 verges de distance, ces tranchées offrent une bonne protection aux soldats tant qu'ils y demeurent blottis. Cette inaction forcée répugnait aux Français qui se sont mis dans la tête de creuser un passage sous terre, jusqu'à la tranchée ennemie, et de livrer aux Allemands insouciants du danger un véritable combat souterrain. Les charges à la baïonnette et le feu des mitrailleuses ne le rendent ni moins meurtrier, ni moins violent que ceux sur terre et dans les airs.

Dans la région d'Arras et dans la Champagne, l'artillerie se fait entendre à d'intervalles réguliers. Reims subit encore le feu d'un affreux bombardement. D'un autre côté les canons français ont défait et détruit de nombreux travaux de terrassements et de fortifications de campagne, commencés par l'ennemi.

En Alsace, l'invasion française reprend de l'activité autour d'Altkirch et de Colmar: les Allemands attirent le feu de l'ennemi sur les églises et les édifices religieux. L'enthousiasme et la confiance des Alsaciens ne se démentent point.

La bataille de Lodz en Pologne, se révèle comme l'une des plus violentes du conflit russo-allemand.

Les Allemands se firent une trouée dans les lignes ennemies qui les encerclaient de plus en plus; leurs pertes furent énormes, les Russes fauchaient leurs rangs avec autant d'aise que des épis de blé. 90 pour cent des officiers allemands furent mis hors de combat.

Les Allemands n'hésitèrent à sacrifier la fine fleur de leurs troupes pour sortir de cette fournaise le gros de leur armée d'invasion qui se dirige maintenant avec plus de sureté vers la frontière.

En Prusse, la défensive allemande se fortifie sur la ligne de Gumbinnen à Darkekmen, avec Angerburg comme centre de ravitaillement et de retraite: l'invasion russe est momentanément arrêtée dans cette région.

Au sud, les Russes menacent d'envahir la Hongrie, qui s'agite fièvreusement auprès de l'état-major allemand pour obtenir des troupes de renforts. A cet effet, le premier-ministre de la chambre Hongroise a fait de sérieuses demarches auprès du Kaiser: si l'Allemagne refuse d'envoyer deux corps d'armée en Hongrie, les chambres Hongroises ferment leurs portes et l'indépendance du pays est proclamée sous la protection de la Russie.

Le grand tunnel unissant la Serbie et la Roumanie, près de Tychegtcher, vient d'être détruit par la dynamite.

Une violente contre attaque serbe a mis en échec le mouvement offensif des Autrichiens en Serbie: les renforts russes ont joué gros atout dans cette action victorieuse.

L'Allemagne a placé à la tête de son ambassade à Rome, le chancelier impérial lui-même, qui va se servir de son prestige, pour déterminer l'attitude définitive de l'Italie en faveur de l'Allemagne. Cependant le parlement italien maintient pour le quart d'heure une attitude de calme et ferme neutralité.

Les vétérans japonais de la guerre Russo-Japonaise s'enrôlent en nombre et se préparent à venir défendre la cause des Alliés, en Egypte et dans les Indes.

LUNDI 7 DÉCEMBRE

Les armées alliées dans les Flandres et en France prennent un mouvement général d'offensive.

Dans la région de l'Yser, l'infanterie française a délogé les Allemands de leurs derniers retranchements sur la rive sud du canal. Près d'Armentières et d'Arras, la lutte est vive, et demeure à l'avantage des Alliés. Dans l'Aisne, l'Oise et la Champagne, les troupes françaises poussent de l'avant avec succès.

La lourde artillerie française, en ces divers engagements, a marqué une fois de plus une supériorité incontestable.

Le silence du communiqué officiel allemand sur les engagements dans les Flandres recèle peut-être l'ordre du mouvement de retraite que l'offensive française force d'opérer. Les attaques allemandes de Nieuport à Ypres faiblissent tous les jours devant la force des retranchements franco-belges.

Le baron Von Der Goltz, le gouverneur allemand de Belgique, a reçu de l'Empereur un message le relevant de ses fonctions: le malheureux gouverneur en fut tellement atteré qu'il tenta de se suicider, ses propres serviteurs l'empêchèrent d'accomplir son acte brutal.

En Pologne, la bataille de Lodz attire de nouveau l'attention. Les Allemands ont tenté un suprême effort d'offensive qui obligea les Russes à céder du terrain. On croit même que Lodz aurait été repris.

Les Russes cependant se disent confiants du succès de leurs armées en Pologne: leurs retranchements sur la ligne de Soldau à Varsovie tiennent en échec tout mouvement d'invasion. Ils vont se lancer à la conquête de Cracovie et à l'invasion de la Hongrie et de la Silésie. L'armée autrichienne, déjà décimée et démembrée, ne leur offrira qu'une résistance secondaire: l'Allemagne sera ainsi obligée de venir au secours de son alliée et de diviser ses forces. Ce sera tout à l'avantage de l'état-major russe.

Une escouade de plusieurs milliers d'hommes travaille aux fortifications de la ville de Vienne: des

(Suite en 2me page)

Marche des événements

(Suite de la 1re page)

tranchées et des fossés sont creusés dans la campagne environnante. Malgré ces travaux de défense le peuple n'est pas rassuré.

Le journal allemand "Vossiche Zeitung" de Berlin est suspendu pour avoir publié le compte rendu d'un discours du chancelier Impérial à une réunion. Le Chancelier avait affirmé :

"Il est certain que la guerre durera très longtemps et que la nation allemande doit se préparer à vivre bientôt *de légères rations.*"

Dans la campagne austro-serbe, une vigoureuse attaque d'offensive donne l'avantage aux Serbes. Les Autrichiens durent reculer jusqu'à la rivière Kolubara et abandonner quatre batteries aux vainqueurs.

Le roi Pierre, au milieu de ses soldats, dirige les engagements et électrise ses hommes par sa bravoure.

Les Musulmans de l'Inde n'ont aucune sympathie pour la Turquie. Ils s'estiment heureux de vivre sous le régime de liberté du gouvernement anglais et se déclarent prêts à le défendre. Les nombreux secours en hommes et en argent qu'ils ont fait parvenir en Angleterre témoignent de leur vif attachement à la cause des Alliés.

Les Turcs ont occupé Keda, un important centre de communication situé à 12 milles de Batum en Transcausasie.

MARDI 8 DÉCEMBRE

Berlin admet le mouvement général d'offensive des troupes alliées dans les Flandres, sans mentionner cependant dans quelles conditions il s'est effectué.

La situation des soldats allemands, en Belgique révèle un grave défaut de l'organisation militaire allemande. Les soldats ne peuvent pas se faire à la vie des tranchées: cette immobilité les démoralise et quand sonne l'heure du combat les officiers se trouvent en face d'hommes vaincus d'avance. Pour remédier à cet état de choses, les soldats sont remplacés tous les jours, c'est un va-et-vient continuel de troupes de la Prusse à la Belgique.

Cela explique le peu de consistance des attaques allemandes sur les positions françaises en Belgique. Les Français profitent de ces avantages en chargeant vigoureusement et sans merci.

Les Allemands, délogés de l'Yser hier, furent repoussés encore plus loin grâce au feu nourri de l'artillerie française.

Dans la campagne d'Arras, les fantassins français s'illustrèrent en s'emparant à la baïonnette du village de Vermelles, pris et repris constamment depuis deux mois.

Les troupes françaises ont gagné du terrain dans l'Aisne et la Champagne où le canon prit une large part au combat, et aussi dans l'Argonne, près de Grurie et de Lepretière.

La chute de Lodz en Pologne, sans être confirmée officiellement, semble certaine. Les Russes perdent l'avantage que leurs récentes victoires leur avaient offert. Par cette reprise les Allemands contrôlent la grande artère du chemin de fer de Czentstochowa à Varsovie, et compromettent peut-être la sureté des positions intérieures russes.

Cette quasi retraite des Russes cache peut-être le plan des autorités militaires russes, qui veulent mettre les troupes du nord de la Pologne sur la défensive, tandis qu'au sud l'attaque générale sera donnée. Les nombreux renforts russes en Galicie donnent crédit à cette opinion.

Les Allemands célèbrent à Berlin, la reprise de Lodz au milieu de grandes réjouissances. Cependant leur Empereur n'est pas si gai, il est revenu de Pologne malade et s'est retiré dans ses appartements.

Les Serbes remportent encore une autre victoire décisive sur les Autrichiens: 1810 soldats et 6 officiers furent ramenés prisonniers avec un butin de guerre de 2 gros obusiers, 9 canons, 2 ambulances, un matériel de télégraphie et d'abondantes munitions.

Un aviateur autrichien a lancé des bombes sur Cettigné, capitale du Monténégro. Les bombes éclatèrent sans causer de dommage sérieux.

Le dernier estimé officiel des pertes françaises en soldats morts, blessés et disparus, se chiffre à 490,000 hommes.

MERCREDI 9 DÉCEMBRE

L'offensive franco-belge s'accentue toujours dans les Flandres. La canonnade fait des ravages dans la région de la rivière Lys à la mer. Les positions alliées se maintiennent et se fortifient davantage, d'Arras à Ypres.

Dans les régions de l'Aisne, l'artillerie française se montre particulièrement active, grâce à elle l'infanterie put effectuer de beaux mouvements d'attaque. Plusieurs sur toute la ligne de front, en cette tranchées ennemis furent emportées d'assaut. La marche en avant région, est générale: à l'exception d'un point où l'ennemi a fait sauter une des tranchées françaises.

Sur les hauteurs de la Meuse, les hostilités reprennent de la vigueur Les canons français ont ouvert le feu auquel l'ennemi répondit faiblement. Les troupes françaises dans leur marche en avant, enlèvent graduellement et sûrement les tranchées et les positions fortifiées des Allemands.

Les Allemands attaquèrent vivement les lignes françaises sur les montagnes des Vosges mais ils éprouvèrent de sérieux revers et de lourdes pertes, tout particulièrement au nord-ouest de Synones.

Partout ailleurs, l'ennemi n'osa attaquer les retranchements français.

Les engagements russo-allemands se développent rapidement. Les Russes ont évacué Lodz afin de se retrancher avec plus de sureté à l'intérieur. Au nord, sur la ligne de Przanysz à Ciehanaw, les troupes russes ont remporté des succès importants.

En Galicie, les Autrichiens, à l'aide des renforts allemands, avaient avancé sans encombre jusqu'à Nowy Sandec, au sud ouest de Cracovie. L'aile gauche russe fonça sur eux, les refoula jusqu'à la plaine d'Iossosyna, où elle infligea aux troupes austro-allemandes combinées une écrasante défaite. Cinq batteries de campagne et plusieurs mitrailleuses furent réduites au silence par les Russes qui s'emparèrent de plusieurs canons.

Les armées serbes, à l'est de la Moravia et le long de la rivière Ljid, marchent victorieusement à la rencontre de l'invasion autrichienne. Elles ont repris leurs positions sur les hauteurs de Meljen et combattent avantageusement, dans la région de Kosnag, les régiments autrichiens qui fuient en désordre.

Le croiseur turc "Breslau" apparait au large de Sébastopol: les croiseurs et les hydroplanes russes ne furent pas lents à le poursuivre et à le mettre en fuite.

Le Prince Von Buelow, ancien chancelier Impérial et nouvel ambassadeur allemand à Rome, négocie en ce moment la cession de la province autrichienne de Trente à l'Italie en échange de sa neutralité. Ces négociations excitent un grand intérêt dans les cercles diplomatiques. On prétend que l'Italie et l'Autriche auraient accepté.

Dernière heure

Une dépêche officielle de Londres nous annonce qu'une importante bataille navale se poursuit dans l'Océan Atlantique, au large des Iles Malouines ou Falkland, (Amérique du Sud), entre les escadres anglaises et allemandes: Trois croiseurs allemands, les "Scharnhot", "Gneisenau" et "Leipzig" furent coulés.

---o---

Le clergé pendant la guerre

"Le clergé est admirable": c'est l'opinion unanime de ceux qui ont vu les prêtres de France à l'œuvre, soit dans les villes et villages dévastés par l'ennemi, soit sur le champ de bataille. Après la guerre, on aura ample matière pour un magnifique livre d'or du clergé.

L'armée française compte trois évêques dans ses rangs: Mgr Ruch, coadjuteur de Nancy et aumônier général, Mgr Moury, évêque de la Côte d'Ivoire, et Mgr Perros, vicaire apostolique de Siam, évêque titulaire de Zoara.

Etre aumônier, se tenir à la disposition des soldats pour qu'ils puissent mettre ordre à leur conscience à l'heure du danger et se munir de la force des sacrements, réconforter surnaturellement les blessés, absoudre les mourants, tel est le vrai rôle des prêtres en temps de guerre. Aussi ont-ils réclamé avec empressement ce poste de dévouement. Dès le début de la guerre, un prêtre a été attaché, d'accord avec l'autorité militaire, à chacune des divisions. Puis, à la suite de démarches faites par M. de Mun, deux cents aumôniers volontaires ont été adjoints aux titulaires.

Avec quelle intrépidité les aumôniers ont rempli leur mission sous le feu de l'ennemi, d'innombrables témoignages l'attestent, qui émanent souvent de soldats anticléricaux.

L'aumônier militaire, écrivait récemment un sergent d'infanterie, était splendide d'énergie. Nous avancions en rampant. Il s'est tenu tout le jour, debout sur cette colline, vers Saint-Quentin, seul, dominant l'horizon sous la rafale continuelle des deux artilleries adverses. Nous le voyions avec ses demi-bottes, sa lorgnette au côté, son pantalon rouge que parfois le vent soufflant laissait deviner au bas de sa soutane noire.

Les aumôniers ont déjà eu plusieurs des leurs faits prisonniers par les Allemands, qui ne respectent même pas les conventions signées par eux. Ils ont eu aussi leur martyr, cet héroïque P. Véron, S.J., qui, saisi par les barbares en service apostolique, fut contraint par eux de marcher, six jours durant, sans nourriture, écrasé de coups et de fardeaux, jusqu'à ce qu'il tombât épuisé sur le chemin (8 septembre) en pardonnant à ses bourreaux.

D'après une statistique faite à Rome il y aurait 63,000 prêtres sur le front, dans les armées françaises, belges et autrichiennes. Ce sont les prêtres français, certainement, qui forment la majeure partie de ce contingent. Parmi eux, il y a quelques centaines d'aumôniers, un plus grand nombre d'infirmiers et de brancardiers; les autres doivent porter le sac et faire le coup de feu.

La loi des "curés sac au dos", qui est contraire aux droits de l'Eglise, aura eu, du moins, ce bon effet de multiplier pour les soldats les facilités de recevoir les sacrements et de faire tomber bien des préventions irraisonnées contre le clergé. Ceux qui ont vu les prêtres-soldats si simplement héroïques sous le feu; ceux qui ont rencontré à l'improviste, sous la capote d'un camarade, les trésors de bonté d'un cœur sacerdotal ne peuvent pas ne pas les aimer et ne se tiennent pas d'en parler avec admiration.

Un ouvrier de Belleville, blessé et hospitalisé dans le Midi, faisant récemment à un correspondant de la *Gazette de Lauzanne* cet aveu significatif sur les prêtres au front:

Il n'y a pas à dire il faut reconnaître qu'il y a quelque chose en eux qu'il n'y a pas dans les autres... Un qui était avec nous, je l'ai vu monter sur le remblai afin qu'on pût le voir de toutes les tranchées, et rester là au milieu d'une volée de balles, faire la prière pour le bataillon et donner la bénédiction.... Il était sur la brèche, on peut bien le dire... Il n'a pas été touché. Et ils savent nous parler... Nous autres, quand on voit un camarade touché gravement, on ne sait pas que dire; on dit: "Allons, mon vieux, ça ne sera rien..." Pour eux, il y a autre chose!.... J'ai vu des rouges—alors des vrais rouges—leur serrer la main et leur dire merci. Le moral de l'armée française leur doit beaucoup: là il n'y a pas d'erreur.

Plus de deux cents prêtres ont déjà versé leur sang pour la patrie. Beaucoup d'entre eux ont eu de l'avancement sur le champ de bataille. A la date du 15 septembre, déjà 209 d'entre eux (82 ecclésiastiques et 127 religieux) avaient été cités à l'ordre du jour de l'armée et proposés pour la médaille militaire ou la Légion d'honneur.

---o---

Les religieuses aux ambulances

Dès l'ouverture des hostilités, les religieuses se sont empressés de se mettre au service des blessés. On n'a pas, hélas! utilisé tout ce dévouement qui s'offrait si généreusement. Mais partout où on les a acceptées, elles se sont prodiguées sans compter. Et leur zèle silencieux, si délicat et si infatigable, a excité la reconnaissante admiration des soldats. Nous en avons d'innombrables témoignages.

Jean R..., blessé le 26 août et soigné à l'école militaire de Saint-Maixent, écrivait à ses parents le 3 septembre: "Ce matin, la Sœur est venue faire mon pansement. Quelle différence il y a entre les infirmières et les Sœurs, pour cela! *On ne sent presque pas de mal quand elles vous soignent.* Je ne sais pas pourquoi ils veulent chasser les Sœurs des hôpitaux. Quels services elles rendent aux malades!

A Château-Gontier, dès que paraît la Sœur qui vient panser ses blessures, un turco semble oublier ses souffrances et la salue de ces mots, avec un charmant sourire: "Toi, ma mère!"

Ces cris du cœur que l'on a souvent entendus en visitant les blessés ne sont-ils pas le meilleur éloge des religieuses hospitalières?

Un tirailleur algérien, soigné à Craon par les Bénédictines avec un admirable dévouement, s'écria naïvement: "Moi, rengagerais bien ici."

A l'occasion de la fête de sainte Thérèse, les soldats de cette ambulance ont eu la délicate pensée de souhaiter la fête à la mère abbesse: ils ont prononcé plusieurs petits discours charmants, dont un en arabe.

Quelques jours auparavant, une fête semblable avait eu lieu à la Miséricorde de Laval, attestant combien les troupiers apprécient les soins dévoués que leur prodiguent les religieuses.

A ces hommages de nos soldats ajoutons celui d'un officier allemand protestant.

Soigné dans une clinique d'Angers, il y mourut à la suite de ses blessures. Il parlait bien le français. Voici le témoignage rendu par lui, quelques heures avant d'expirer, aux religieuses qui le soignaient:

—Vous êtes les plus belles âmes que Dieu ait faites.

Il ajoutait un moment après:

—Moi j'ai toujours dit que les Français sont bons.

Admirables femmes dont le dévouement fait louer Dieu et aimer la France, même par ses ennemis!

Le général de Castelnau a, dans un ordre du jour à l'armée, rendu un magnifique hommage au courage héroïque de six religieuses de l'Ordre de Saint-Charles de Nancy.

Voici cet ordre, daté du quartier général de la 2e armée, et côté No. 71:

Le général commandant la 2e armée cite à l'ordre de l'armée: Mmes Rigarel, Collet, Rémy, Maillard, Rikler et Gartener, religieuses de l'Ordre de Saint-Charles de Nancy, qui, depuis le 24 août, sous un feu incessant et meurtrier, ont donné dans leur établissement de Gerbéviller asile à environ 1,000 blessé, en leur assurant la subsistance et les soins les plus dévoués, alors que la population civile avait complètement abandonné le village. En outre, ce personnel a accueilli, chaque jour, de très nombreux soldats de passage auxquels il a servi tous les aliments nécessaires.

Le général commandant la 2e armée, DE CASTELNEAU.

Courts chapitre d'une histoire vécue

Cette histoire que nous empruntons à la *Lumière* de Lévis, ne manque pas d'offrir de très utiles leçons.

I—A crédit?... Beau dommage!

Depuis des années toute la famille vivait à crédit. Comment cela avait commencé: ni le père, ni la mère n'auraient pu le dire. Chômage, maladie, nouveau-né?...Peut être, une seule de ces causes, ou même toutes ces causes réunies avaient amené cet état de chose. Qui sait? Peut-être aussi qu'en refaisant l'histoire économique de la famille on aurait découvert sinon le gaspillage au moins l'imprévoyance.

Depuis des années donc, jamais ni le père, ni la mère n'avait pu réunir leurs enfants autour de la table de famille, et après que le père de sa grosse main d'ouvrier avait béni la table, s'asseoir en disant: "Nous mangeons notre bien!" Non, c'était toujours du crédit.

On s'habitue à tout. On s'habitua au crédit. S'il avait fait peur dans les premiers temps, maintenant il était de la maison, presque de la famille.

—Jean, criait la mère, va chez le boulanger chercher du pain.

—A crédit?

—Mais beau dommage!

II—Après le crédit, les dettes.

Et le temps vint où même les enfants finirent par croire que le boulanger, le boucher, le laitier, l'épicier ce sont des gens qui fournissent tout ce qu'il faut pour manger et à qui l'on doit rien.

Bien plus, autrefois, chaque samedi, la mère prenait la paie du mari et partout soldait les comptes. Quand elle revenait tout le salaire y avait passé. Peu à peu, cependant, le salaire ne fut plus suffisant. Achetant toujours à crédit et sans compter, on finit par dépenser plus que "le gagne de la semaine."

—Prenez toujours cet acompte-là, disait la mère, je finirai de payer dans l'autre semaine. Mais dans l'autre semaine, on avait fait les mêmes dépenses. Et chez tous les fournisseurs il y eut bientôt des restes de comptes que l'on ne payait jamais.

—Bah! se disait-on, nous sommes une bonne pratique?... Et puis c'est du monde riche!...

Après le crédit, le régime des dettes s'installa au foyer. Et les deux fraternisèrent on ne peut mieux. Va sans dire que d'épargnes et d'économies, nul ne parlait. Ces choses-là, c'est pour les riches.

III—Des dettes, au vol

Et ainsi cette brave famille, honnête au fond, s'en allait sans y prendre garde vers la malhonnêteté, et la ruine. C'était pourtant du bon monde. Une des plus fortes commères de la rue affirmait même que "c'était du monde bien comme il faut, du monde de première classe. Des gens d'église".

Ils n'en étaient pas moins en passe de devenir voleurs. Mais le Bon Dieu qui aime les âmes droites et humbles se chargea de les réveiller.

IV—Un sermon comme il s'en fait souvent

Dans l'automne de 19... il y eut une grande retraite paroissiale. Le père, la mère, toute la maisonnée, n'y manquèrent pas. Or, un soir le prédicateur parla avec véhémence de ceux qui dépensent sans compter et laissent "pourrir leurs comptes": ce fut son expression, dans les livres des fournisseurs sans voir à les payer. Il montra les crédits et les dettes comme un chancre accroché au flanc des familles honnêtes et les transformant peu à peu en famille de voleurs. Qui ne prend pas le moyen de payer ses dettes, répétait-il, est un voleur.

V—Le mère réfléchit... le père ronfle

Cè n'est pas toujours comme cela, mais ce soir-là il en fut ainsi. Au retour, quand les enfants furent endormis:

—Et bien, mon homme, qu'est-ce que tu en penses? dit la mère.

—De quoi?

—Mais du sermon. Sais-tu bien qu'il a prêché pour nous. Je suis décidé à tout faire pour payer nos dettes.

—Avec quoi?

—Mais avec nos économies.

Le père eut un grand éclat de rire. Des gens qui ne paient pas leurs dettes, faire des économies! Avez-vous jamais vu ça?...

Mais tu deviens folle. Tu sais bien que nous ne sommes pas capables. Le bon Dieu ne demande pas l'impossible. Le Père n'a pas parlé pour nous, mais pour ceux qui peuvent. Nous autres tu sais bien qu'on ne peut pas...

—Tout de même...

—Tiens, laisse-moi. Je suis fatigué. Dormons, bien!

Et sans attendre de réponse, comme tous ceux qui ne veulent pas s'arrêter à des considérations qui les ennuient, notre homme fut pris soudain d'un ronflement sonore... dont le sommeil paraissait absent.

Mais la mère avait son idée. Et puis la phrase revenait obsédante énervante. Le Père avait dit: *"Ni les voleurs, ni les ivrognes et coetera n'entreront dans le royaume des cieux."* Et dans l'*et coetera,* elle était tentée de mettre les femmes insouciantes. Et, devant ses yeux alourdis dansaient en zig-zag toutes les factures non payées: celle du boucher, du boulanger, de l'épicier, du bottier, du laitier, hélas même celles de la modiste. Et toutes à la place du montant dû semblaient porter en lettres flamboyantes:

Damné!... Damné!... Damné!...

VI—Un plan qui mène à la victoire

Quand une femme de cœur a décidé d'accomplir un devoir qu'elle regarde comme sacré, les difficultés ne comptent pas. Et notre femme était une maîtresse femme, pleine de cœur, et surtout d'une foi ardente. L'imprévoyance avait pu l'endormir, mais maintenant elle était en éveil.

Le samedi venu, elle fit la tournée habituelle, et paya tous les comptes de la semaine, laissant les vieilles dettes. Elle revint chez elle avec onze sous.

—Mon homme, dit-elle à son mari, j'ouvre un compte à La Caisse Populaire.

—Un compte de quoi?

—Un compte d'économie.

Il la regarda, croyant sincèrement qu'elle devenait folle.

—Voyons! Voyons! dit-il. Dans ce compte-là, qu'est-ce que tu vas mettre... nos dettes?

—Je vais commencer par onze sous qui me reste cette semaine.

—Oui, ça va en faire un *puff!*

—Tu vas voir, je vais ménager. Ça va monter. Quand j'aurai économisé toute une semaine de "gagne", nous n'achèterons plus à crédit.

L'homme se contenta de hausser les épaules et il sortit.

VII—A la besogne

Le lundi suivant une nouvelle sociétaire se présentait à La Caisse Populaire, la seule institution qui reçoive ces sortes de dépots.

Dix sous de taxe d'entrée déduits des onze sous, le gérant inscrit dans la colonne de l'épargne un sou ($0.01), c'était peu. Une autre se serait découragée. Elle se dit: c'est un commencement.

La brave femme s'ingénia à économiser. Tel habit mis de côté fut utilisé pour les enfants. Elle constata que son chapeau n'avait pas besoin d'être changé, cette année-là. Jusqu'au beurre qui tomba en moins gros morceau dans la poêle, jusqu'au sucre à qui on épargna l'outrage d'aller choir en vain au fond du bol de thé. Tout fut surveillé pour éviter le coulage ruineux de la cuisine.

A la fin les enfants eux-mêmes s'intéressèrent à la besogne, et se mirent à l'épargne de concert avec la mère. Seul le père continua à rire. Ses sarcasmes pleuvaient drus sur les courageux épargnistes "A quand le million, disait-il souvent? C'est-il la semaine prochaine l'auto....?

VIII—Mieux qu'un auto

A la fin de la première année, le livret de "La Caisse" portait dans la colonne de l'épargne, $21. Soit $3.00 de plus que le salaire de la semaine.

Une semaine de salaire en avance. Donc on va pouvoir payer comptant toute cette semaine. Et il restera $3.00 en banque auquel vont venir s'ajouter d'autres économies. La brave femme rayonnait de joie. Enfin on remontait la côte. Finis les crédits. Maintenant toujours du comptant.

Pour elle, cela valait mieux que tous les autos du monde.

Maintenant quand elle criera:

—Jean, va chercher du pain, elle ajoutera: tiens voilà de l'argent, tu paieras!

Ainsi en payant toujours comptant elle se procurerait ses provisions à meilleur marché.

IX—Bientôt plus de dettes

Environ quatre ans sont passés. Et dernièrement la brave femme comptant le petit magot que son indomptable énergie avait accumulé, se trouvait en possession de $63.

Avec quel orgueil elle a montré à son mari le livret de la "Caisse" Celui-ci n'en pouvait croire ses yeux.

Pour la première fois de sa vie il accompagna sa femme chez les fournisseurs tout heureux, et tout fier d'assister au paiement des vieux comptes.

Le jour n'est pas loin, où à moins d'accident, l'on pourra dire dans la famille:

—Plus de dettes, nous n'avons plus de dettes. Et quand le père avant le repas, bénira la table, il pourra dire: "Je mange mon bien".

Aujourd'hui, le père s'intéresse à ce jeu de l'économie. Voilà que lui-même se prive chaque jour d'une ou deux pipes de tabac pour faire durer plus longtemps sa provision. Voilà qu'au lieu de prendre le tramway il va souvent à pied.

Et la rumeur s'accrédite qu'ils ont reçu un gros héritage.

Morale

A qui veut tout est possible, même payer ses dettes.

L'Economiste.

FEUILLETON DU PATRIOTE No. 10

Le Capitaine Rex

Par ROGER DUGUET et GEORGES THIERRY

(Suite)

L'incertitude du coup de main qu'il lui fallait tenter pour débarrasser ses véritables maîtres, au dernier moment, d'Aglarès et de Conty, son fol amour surtout pour la fille du Maître de l'air, l'avaient fait un instant hésiter. Mais on avait repoussé ses avances. Hurrah pour l'empereur!

Au surplus, ses complices de Berlin le tenaient, et, en cas de revirement, n'auraient pas de peine de le perdre par la divulgation de l'intrigue ourdie d'abord.

Il s'était décidé à aller jusqu'au bout.

Mais l'inquiétude lui venait, ce matin, des vestiges de sa voiture abandonnée à une enquête facile sur la route de Viroflay; et sa mauvaise humeur éclatait, au parc des Coteaux, en ordres brefs et incohérents:

—Vire à gauche! Largue à parer! Pointez en avant!

Les aérostiers n'en pouvaient mais. Ils ne savaient où donner de la tête, déroutés par la multiplicité des commandements contradictoires.

Les officiers regardaient le major, d'un air étonné et mal content.

La manœuvre cependant s'effectuait. Les dix aéronats de l'escadrille sortis de leur hangar se rangaient peu à peu au centre du parc. Chaque équipe mettait la dernière main à l'appareillage. Le mécanicien inspectait le moteur. Le pilote s'assurait du bon fonctionnement du gouvernail, l'artificier vérifiait le nombre et l'état des projectiles, les ouvriers assujettissaient les cordages.

Les ordres, pour le départ, se donnaient par sonneries de clairon.

Le major Hans Staub, les deux mains derrière le dos, parcourait le front de bataille, courbant sa haute taille sous le poids d'un sombre dessein. D'un geste machinal, il fourrageait son épaisse barbe noire; et tous recevaient des reproches:

—Aucun dirigeable n'était en état. Rien n'était prêt, et l'on partait!...

Il fallait, en manière d'entrainement, que chaque ballon gagnât la frontière et le théâtre des hostilités par ses propres moyens.

Le moment du lâchez-tout approchait.

Le major ordonna qu'on doublât le nombre des projectiles qu'il avait emmagasinés dans le *Juliot,* qui portait son pavillon: le plus beau, le plus puissant et le plus rapide de tous les dirigeables de la flotte aérienne.

Il y monta, en compagnie d'un pilote et d'un artificier choisis par lui: ses deux âmes damnées, à la solde de la même puissance.

Tout était prêt enfin!

Une émotion soudaine et profonde s'empara de tous les équipages.

Il ne s'agissait plus, cette fois, d'une croisière d'expédience, d'une manœuvre pacifique, sans danger immédiat. L'on partait pour de bon! L'on s'en allait au duel à mort contre un ennemi puissant, armé lui aussi en guerre. Il faudrait tenir, malgré les obus, dans le vent, contre la tempête au besoin, jusqu'à l'agonie, dans l'espace insondable!

Les grands oiseaux créés par le génie de l'homme allaient s'élancer dans le ciel de France et d'Allemagne, les uns au-devant des autres; et la victoire serait au dernier, à l'unique, qui ne tomberait pas et planerait, là-haut, plus haut et plus longtemps que les autres pour les accabler.

Dans les fastes du monde, jamais combat pareil ne s'était encore livré, et tout l'avenir en parerait longtemps. Honneur aux vaillants, aux victorieux, aux premiers conquérants des nuées!

—Garde à vous! ordonna la sonnerie des clairons qui retentit dans le vaste amphithéâtre des Coteaux, aux échos sans nombre.

—Aux moteurs!

On entendit le ronflement sourd des machines.

—Larguez les amarres!

Les ballons s'élevèrent lentement, retenus par la seule corde qui se déroulait au treuil d'attache.

Le *Juliot* montait plus vite.

Une estafette entra soudain, au grand galop dans la cour du parc, brandissant un pli.

—Ordre du ministre de la Guerre! criait-elle. Suspendez le départ!

Le clairon sonna l'atterrissage.

Les ballons redescendirent!

Le *Juliot* seul suspendit à regret son vol.

—Qu'est-ce donc? interrogeait du haut de la nacelle le major Hans Staub.

On lui tendit le message.

Le major Hans Staub est relevé de son poste de commandant en chef des aéronats militaires, et mandé d'urgence près du ministre de la Guerre.

Le traître comprit tout!

Pas un muscle de son visage ne bougea.

—Ce n'est rien, cria-t-il aux manœuvriers du treuil électrique. Lâchez tout.

Mais un autre officier arrivait à toutes brides, entouré d'un brillant état-major. Il contremandait la manœuvre, et Hans Staub le reconnut.

C'était le général Dominique Aglarès!

Le traître était deviné.

Alors il donna à ses deux acolytes un ordre bref. Les hélices du *Juliot* se remirent à tourner; le dernier filin qui le retenait se tendit; le major le brûla d'un coup de revolver. Le ballon s'éleva d'un bond dans le ciel.

Dominique Aglarès comprit que la trahison se consommait. Un éclair brilla dans ses yeux; dressé sur ses étriers, il cria aux équipages:

—Officiers et soldats, à vos postes! Hans Staub était un traître, et

L'AIDE A LA FRANCE

Ce que les petites écolières canadiennes-françaises peuvent faire pour cette oeuvre admirable.

Nous avons publié il y a quelque temps une série de *Lettres à une amie* sur l'oeuvre de *l'Aide à la France*. Ces lettres s'adressaient à une jeune fille, et Dieu sait combien elles ont contribué à réveiller parmi nos femmes de demain le sentiment français que des causes multiples et diverses avaient, dans beaucoup de cas, endormi. Une petite écolière va maintenant nous dire ce que les petites Canadiennes-Françaises du même âge et du même état peuvent faire pour la France et incidement, pour le bon renom du Canada français. L'Académie Marchand, de Montréal, avait mis au concours une composition sur l'Aide à la France; voici ce qu'a trouvé sur ce sujet Mademoiselle Marguerite Bastien, âgée de 12 ans;

Lettre d'une petite écolière canadienne-française à une amie.

Ma chère Claire,

Tu sais sans doute les misères et les horreurs qu'a engendrées la terrible guerre qui évit en Europe. Nous apprenons chaque jour les dévastations que ces terribles "Iroquois", les Allemands font sur leur passage. Nous nous représentons sans peine l'état dans lequel se trouvent nos frères de France et de Belgique, et nous leur offrons tout ce qui est en notre pouvoir afin de les secourir.

L'aide à la France est le cri répété de bouche et de cœur par les Canadiens et Canadiennes de la ville de Montréal. Déjà dans les écoles une collecte générale a été faite; et l'Académie Marchand avait trente-sept piastres à envoyer au nom des élèves. Tu vois que c'est magnifique pour le nombre d'élèves que l'Académie renferme. Cependant l'argent, dans ces occasions n'est pas le plus nécessaire, et c'est avec plaisir que nous vidons les armoires afin d'envoyer les vêtements dont nous pouvons nous passer facilement. Plusieurs groupes de jeunes filles ont formé des cercles de couture, où l'on fait de bons vêtements chauds. Pour ma part j'ai réuni plusieurs de mes compagnes et nous passons des après-midi entières au raccommodage, à la confection d'habits, de tricots, etc.

Je t'assure que ces moments se passent bien gaiment. Et nous sommes récompensés de notre œuvre en songeant que nous pouvons enfin montrer notre amour à cette chère France qui fut la terre de nos pères et le berceau de notre race.

Voici la faveur que je viens te demander, et je suis certaine d'avance que tu accepteras de bon cœur. Toi, si aimée, si entourée dans ton petit village, tu pourrais sans peine faire appel au dévouement patriotique. Les mains si habiles et si compatissantes de tes compagnes confectionneraient des vêtements bien plus confortables que les nôtres. Je suis certaine qu'elles se rendraient avec plaisir à ta demande et te seraient reconnaissantes de leur avoir donné un moyen de soulager les pauvres victimes de la guerre.

Ces bonnes œuvres seront inconnues des hommes, mais non pas du principal inspirateur de notre charité, qui fera plus grande notre récompense éternelle.

Ecris-moi bientôt et dis-moi le résultat que tu as obtenu. J'attends dans l'impatience.

Ta petite amie qui connaît bien ton cœur,

MARGUERITE.

N'est-ce pas bien dit?

Nous apprenons que le Comité France-Amérique a déjà l'assurance de pouvoir recueillir plus d'un demi-million d'objets, tous utiles. Il expédie maintenant à raison de 50,000 à 100,000 objets par semaine.

Ne pas oublier d'adresser les colis à "Genin, Trudeau et Cie, pour France-Amérique, Montréal, 71a rue St. Jacques."

Lettre de Bordeaux

Nous sommes heureux de publier les extraits suivants d'une nouvelle lettre de notre ami de Bordeaux.

Bordeaux 20 nov. 1914.

"J'ai reçu le *Patriote* et vous en remercie cordialement.

Tenez pour certain que prise dans son ensemble, la guerre, sur terre et sur mer sera longue. Chez nous l'esprit a fini par se faire à cette ambiance. A force d'entendre parler de canonnades infernales, de tranchées sanglantes, d'hécatombes où l'on jongle avec les milliers, de front de bataille de trois à quatre cents kilomètres se heurtant à des lignes de feu d'égal développement; à force de voir des trains et des autos emporter vers la frontière des flots de vie et nous rapporter des masses de blessés; à force d'entendre les réfugiés faire le récit de leurs invraisemblables odyssées; maisons et monuments incendiés, patrimoine abandonné, parents perdus et restés introuvables, scènes de carnage et d'horreur sans précédent, on finit par se blinder à l'égal d'une forteresse qui veut résister au mortier 420 des sauvages Germains. Il le faut bien; sinon la sensiblerie ferait autant de victimes que les balles. Le stoïcisme s'acquiert là où il n'est pas une vertu infuse, comme, par exemple chez le général Joffre. *Impavidum ferient ruinae.* Il est d'un calme!... Et d'un mutisme! Sûr du succès final, il varie les moyens suivant les circonstances et accorde la mesure à la rapidité de la valse. Dernièrement il était venu à Bordeaux, causer avec le Gouvernement! "Je puis, dit-il, débarrasser de suite le territoire de l'ennemi; mais ça coûtera 100,000 hommes." Ces Messieurs trouvaient trop forte la note à payer. "Faites comme vous voudrez, lui fut-il répondu, mais épargnez les vies". Ainsi fut fait; ceci explique la lenteur voulue des opérations. D'ailleurs cette guerre de tranchées, telle qu'on n'en vit jamais, ne peut être que longue ou affreusement meurtrière. Il y aurait plus de folie que de bravoure à vouloir déloger tout d'un coup des régiments qui se terrent dans des galeries qui ont plus de 100 kilomètres de développement, d'autant plus que dépossédés de ces premières tranchées, les ennemis en trouvent à l'arrière une deuxième et même une troisième ligne, préparé en vue de la retraite. La Fontaine, qui a connu les mœurs de toutes les bêtes de la création, devait penser à ces "animaux malfaisants" et au moyen de les réduire, quand il écrivait:

"Patience et longueur de temps.
Font mieux que violence ni que [rage"

Patientez. Nous verrons certainement le triomphe. Le Kaiser sera "désappointé" dans le sens anglais du mot. Déjà les gouvernements sont résolus à ne pas traiter avec l'Empire mais avec les Etats particuliers. Quand les Allemands et les Autrichiens ne pourront plus refaire leurs cadres, les Alliés auront des hommes à millions. En France nous voyons les autorités envoyer dans ces derniers temps sur le front de bataille des hommes d'âges plutôt avancé, tandis que les jeunes disponibles sont tenus en réserve pour le grand coup.

Départ ajourné

M. l'abbé Kugener, vice-président de l'A. C. F. C., nous écrit, de Dollard en date du 1er décembre pour remercier le Comité Exécutif, les lecteurs du *Patriote* et ses nombreux amis des vœux qui lui ont été adressés de toutes part. Il nous apprend en même temps que la veille du jour où il allait partir pour la France, il lui est arrivé une communication du Consulat général de Montréal lui disant de surseoir à son départ et d'attendre un nouvel appel.

"Que Jeanne d'Arc, ajoute-t-il, patronne de notre paroisse, entende nos prières et nos supplications pour mettre fin à cette affreuse tuerie. Qu'elle boute l'envahisseur hors de nos chères provinces françaises et de la vaillante Belgique; ce qui me permettra alors, je l'espère, de recevoir quelque lettre de ma famille dont je suis sans nouvelle aucune depuis le début de cette triste guerre.

"Je sais que nos vaillants soldats feront tout en leur pouvoir pour arriver à ce résultat, que tous, ici, nous attendons et nous souhaitons. Ils sont prêts à verser encore leur sang pour la défense de notre chère Patrie; mais si, par nos supplications vers le Ciel, nous pouvons que ce sang, si généreusement donné, soit épargné, hâtons-nous et n'hésitons pas de demander au Dieu de Clovis de leur donner bientôt la victoire.

"Vive la France, si mutilée et si ruinée qu'elle soit."

la bataille commence avant l'heure que vous aviez prévue!... Vous me connaissez. En avant! Plusieurs d'entre nous ne reviendront pas de ce premier combat. Je salue d'avance en vous ces héros!

Son épée brilla dans le clair matin, et il s'élança dans la nacelle du *Vengeur*, le second ballon de la flottille.

Presque aussitôt, un obus tombait du *Juliot* et faisait éclater la *Gloire*. D'autres projectiles suivirent. Les explosions se multiplièrent.

Avant d'avoir pu prendre le large, la flottille aérienne était anéantie. Les cris des blessés, les clameurs de rage des survivants, les équipages renversés, dix incendies remplirent le parc d'une confusion sans nom.

Un seul dirigeable avait échappé à l'abominable trahison: et c'était le *Vengeur*.

Sous la direction de Dominique Aglarès, il s'était enlevé et venait de s'enfuir, jugeant la lutte trop inégale, de toute la force de son moteur, afin d'échapper au désastre et le sauver au moins une unité de la flotille détruite. Avant que le *Juliot* ait achevé son œuvre de mort, il avait disparu déjà à l'horizon.

Mais le ballon du traître était le plus puissant et le mieux armé; il prit la piste et s'élança à la poursuite du *Vengeur*.

Les aérostiers du parc, retrouvant leur sang-froid, avaient mis en batterie leurs pièces spéciales. Ils tirèrent à toute volée.

C'est déjà trop tard!

Hans Staub était hors de portée! Et le jour même, la terrible nouvelle, d'un bout de la France à l'autre, se répandit par la télégraphie et les éditions spéciales de la presse, comme un présage sinistre, jetant le deuil, le désarroi d'une défaite irréparable et prématurée.

Les automobiles lancées sur la trace des ballons en fuite avaient dû renoncer à la poursuite, égarées par les mille feintes des deux rivaux. On en était réduit aux conjectures.

II

DÉSERTEUR

Cependant Reine et Laura attendaient désespérées, à la villa des *Glaïeuls*. Il avait été décidé qu'elles ne partiraient qu'après avoir reçu de Dominique Aglarès son suprême adieu et la nouvelle de son embarquement au parc des Coteaux. Elles avaient différé jusque-là leur dernière visite à *la Reverdie*.

Rien n'était venu.

N'étant pas sorties, elles n'avaient pas même su la navrante nouvelle, que criaient déjà les camelots dans la rue. Personne n'osait la leur apprendre.

Mais un autre chagrin obligea Reine à sortir de sa retraite.

L'on était au second jour de la mobilisation.

La flotte hispano-italo-française s'était apprêtée, dès le matin, à lever l'ancre, en rade de Brest. Depuis une semaine déjà, toute les permissions étaient suspendues, tous les congés rapportés, les équipages consignés. L'enseigne de vaisseau Daniel Conty avait reçu lui-même à *la Reverdie* plusieurs télégrammes de rappel, auxquels il n'avait pas répondu.

Une grande animation régnait à bord des vaisseaux, rangés en ligne de combat. On attendait l'ordre de marche à l'ennemi et le branle-bas de la bataille.

Sur le cuirassé *Courbet*, le capitaine de Margemont appela l'officier de quart.

—L'enseigne Conty n'a pas encore rejoint le bord, demanda-t-il.

—Non, capitaine.

—Et le quartier-maître Yves Guihéu?

—Absent.

—C'est bien.... Le délai réglementaire est dépassé, et c'est un mauvais exemple que je ne saurais tolérer dans les circonstances présentes. Ils seront inculpés de désertion; je vais télégraphier à Paris et dans les gendarmeries de leur résidence: et quelle que soit la protection dont ils se couvrent, il faudra cette fois qu'ils rendent raison!

La mauvaise humeur du capitaine se donnait libre cours, et le service irrégulier de ses deux subordonnés, qui l'avait souvent indisposé, se changeait à la fin à ses yeux en délit avoué.

Soit oubli au milieu du désarroi général, soit réticence voulue, le ministère de la Marine n'avait rien communiqué au commandant du *Courbet* de ses instructions spéciales à l'égard du jeune officier.

Il était 10 heures; les amiraux tenaient conseil.

Les machines sous pression grondaient dans les carènes d'acier. Les canons braquaient aux meurtrières des tourelles leurs gueules menaçantes, prêtes à vomir le feu et la mort. La flottille des sous-marins était partie en reconnaissance. Les torpilleurs croisaient en haute mer.

Midi sonna.

Soudain, il y eut comme un frémissement dans l'air. Les antennes des appareils de la télégraphie sans fil vibrèrent. Une onde mystérieuse passa sur les vaisseaux. Tous les récepteurs à la fois avaient enregistré la dépêche fatidique:

Les Allemands ont passé la frontière française.

La flotte ennemie est à la hauteur du Havre. Appareillez.

Les ancres furent partout levées. Un cri formidable emplit la rade, répercuté des quais aux passerelles et des équipages à la foule amassée sur le port pour saluer nos navires au départ.

Toute l'escadre italienne criait:

—*Evviva Vittorio!*

La flotte espagnole acclamait:

—*Viva el rey!*

Et l'écho formidable de la multitude répondait de là-bas:

—Vive la France!

Puis il y eut un moment de calme. Les hautes cheminées jetèrent seulement une fumée plus épaisse et plus noire. Des flammes coururent, en signaux rapides, aux cordages. Lentement la ligne formidable des cuirassés s'ébranla sur les eaux calmes et limpides.

Le capitaine du *Courbet* avait réuni sur le pont tous les hommes que ne retenait pas la manœuvre; et de sa voix forte et brève, il avait lu l'ordre du jour suivant:

(A suivre)

Un récit de soldat

M. Paul Lagardère reproduit le récit que lui a fait un blessé d'un des épisodes héroiques de cette guerre.

Le régiment avait reçu l'ordre d'accompagner un convoi.

—Tout allait bien... On "patinait", la trique au poing, la pipe au bec, sur la route... Et on avait mis nos sacs sur les charettes... Alors, on était heureux vous pensez...

Les soldats se croyaient loin du feu quand, tout à coup, des mitrailleuses se mettent à cracher sur eux. Le convoi fait demi-tour au galop, escorté par le gros du régiment, tandis que deux sections sont placées dans les fossés de la route pour tenir tête. Le lieutenant, le sous-lieutenant, l'adjudant, le sergent-major sont tués; les hommes restent sans chef et sans ordres.

—On savait qu'il fallait tenir là... on tenait, mais y en avait des copains par terre... J'en entends un qui m'appelle: 'Eh Maligre... viens ici... J'me lève... Et pan..... Je reçois mon atout... J' sens le souffle qui me manque... Et puis, m'évanouis...

Soigné par un infirmier et son camarade Piéton, l'auteur de ce récit revient à lui.

—Et les Boches? que je leur demande..... On n'entend plus leur moulin à café.....

—Les Boches? On leur a mis un bouchon, répond Piéton.....

Au même moment, il se lève et il crie:

—Bon sang! les r'voilà.... C'est des uhlans.....

On se redresse.....et on voit venir, du fond de la plaine, à trois ou quatre cents mètres, cinquante ou soixante uhlans, qui hurlaient en nous chargeant!

—Cette fois-ci, que je dis, ça y est! Y vont nous avoir.

Alors Piéton s'met à m'eng...er.

—C'est pas des choses à dire, qu'y fait..... Y ne nous ont pas encore.... Hé! les gars, les r'voilà! Que ceux qui peuvent tenir un flingot fassent feu..... Les autres, passez-leur vos carthouches. Hardi! c'est pas le moment de flancher.....

On s'colle, on s'tasse tous ensemble... Y en avait qu'avaient leur compte, vous savez..... Y en avait un qu'avait les cuisses brisées et qu'on avait adossé à deux sacs, accolés... On était quatorze encore vivants, sur soixante-quinze.

On attend les Boches et à cinquante mètres, Piéton commande: 'Feu!"

A la troisième décharge, les Allemands font demi-tour et s'enfuient non sans laisser des leurs sur le terrain.

Onze Français étaient encore vivants, mais pas bien brillants. Il n'y en avait que cinq qui pouvaient marcher. Ils décidèrent de ne pas abandonner leurs camarades.

Arrive une fourragère conduite par un Prussien.

—Bougez pas, dit Piéton... On va y chopper sa bagnole...

On ne bouge pas..... Le pruscot, arrivé, nous voit..... Personne ne remue..... Y nous crie quelque chose en boche; rien..... On ne répond pas.... Il descend de sa voiture, y va droit au lieutenant et y s'met à lui fouiller les poches. Alors, Piéton se lève d'un bond et pique le Boche avec sa baïonnette.....

Voilà l'autre qui rouspete, qui veut attraper son révolver..... Alors Piéton me crie:

—Malingre, tiens les chevaux!... Vous autres, grimpez dans la voiture.... Et toi, Pruscot, haut les pattes..... Allons, rends-toi donc bougre d'âne!

Tous les survivants se hissent dans la fourragère, et, sous menace d'un coup de fusil, le Pruscot les ramène lui-même au convoi, où ils sont reçus à bras ouverts par leur capitaine.

Et l'interlocuteur du brave Malingre lui demande:

—Vous n'avez pas été portés à l'ordre du jour?

—Peut-être bien, dit Malingre avec simplicité. Je ne sais pas... Oh! Monsieur, s'il fallait mettre à l'ordre du jour tous ceux qui font des coups comme ça, on n'y suffirait pas.... Il y en a trop!....

M. ALBERT WRIGHT
Candidat au Conseil de Ville

Parmi les candidats qui briguent les suffrages des électeurs de Prince-Albert, M. Wright se recommande tout spécialement par sa compétence en matière d'administration municipale. Il a rempli déjà très consciencieusement, en cette ville la fonction de chef du service sanitaire et il a été aussi conseiller municipal en Angleterre. M. Wright est bien au courant des affaires de la ville et il peut rendre de bons services dans l'administration civique, comme il sut diriger avec économie et efficacité il y a deux ans le service du département dont il avait la charge. Ce département ne coûtait alors que $7000 à la ville tandis que depuis ce temps les dépenses ont presque doublé. M. Wright entend aussi favoriser par octroi municipal les familles qui sont dans le dénuement et il proposerait que les distributions de secours soient faites par les sociétés de bienfaisance qui sont plus que tout autre en mesure de faire une distribution judicieuse et efficace.

o

Quelques missionnaires

Sous le titre "Un Sauvage ?" un excellent correspondant du *"Progrès Albertain"*, qui signe Dr B., écrit: "Nous avons suivi ce Sauvage depuis quelques mois dans ses écrits du *Patriote*... Nous en avons connu des douzaines qualifiés comme lui de talents multiples chez les Cris.

"Mgr Grouard, le premier à cultiver le fertile sol de l'Athabaska. C'est un licencié en médecine et en loi, orateur, écrivain, peintre, il a décoré l'intérieur d'au moins huit églises du Nord. A Dunvegan, n'ayant pas de toile, il peignit un "Calvaire" sur une peau d'orignal. Il parle 11 langues.

"Le Père Falher, orateur, écrivain, organisateur, linguiste, l'ami des sauvages et des blancs, le meilleur ami qu'un homme loyal puisse rencontrer sur le chemin de la vie.

"Le Père Giroux, jadis le docteur du Nord "muskikiwiynow" avant l'arrivée des médecins dans cette région, aujourd'hui colonisateur aux cheveux blancs dont l'activité, le dévouement et la sincérité sont inlassables.

"Le Père Bothi,un breton—mon ancien professeur de langue crise—il se dévoue là-bas, depuis 16 ans, rendant à tous le service dont ils ont besoin.

"Le Père Pétour, autre Oblat, qui donne sa vie pour sauver des âmes et "interprète de bonne volonté" depuis 15 ans.

"Mon cher Sauvage "titatamiskatinan," "nous te donnons la main." Ici, comme chez vous les agents sont des protégés politiques, des rustauds."

o

Chez les Franco-Américains

M. Henri Bourassa avait été invité pour la fin de novembre à donner quelques conférences, dans les centres franco-américains de la Nouvelle-Angleterre. Le solide et brillant orateur a été partout acclamé avec enthousiasme.

"L'un de nos meilleurs souvenirs, écrit M. Omer Héroux, sera sûrement notre visite aux écoles principales de la paroisse dominicaine de Sainte-Anne (à Fall River) et de la paroisse Notre-Dame, dirigée par Mgr Prévost".

"Dans la grande salle de l'école Sainte-Anne, plus de douze cents enfants attendaient les visiteurs du vieux pays, dans celle de l'école Notre-Dame, quatorze cents, soit deux mille six cents garçonnets et fillettes à la mine éveillée, encadrés de leurs admirables institutrices, Sœurs Dominicaines et religieuses de Jésus-Marie, et chantant à pleine voix l'*O Canada, terre de nos cieux!* C'était un spectacle admirable, profondément émouvant, qui mettait des larmes dans les yeux et de l'espérance au cœur. Notez bien du reste que ces deux mille six cents enfants sont loin de représenter la totalité de la population scolaire franco-américaine de Fall River: nous avions visité précédemment une autre école dans la paroisse de Sainte-Anne et nous avons dû omettre un certain nombre de classes ailleurs.

"A ces milliers de garçonnets et de fillettes, sur qui repose l'avenir des Franco-Américains de Fall-River, M. Bourassa s'est efforcé d'inculquer les leçons essentielles qui résultent de leur triple situation de Français d'origine, de catholiques et d'habitants des Etats-Unis.......

"Quelques heures plus tard un religieux de nos amis interpellait un gamin de six ans.—Comment s'appelle le monsieur qui vous a parlé cet après-midi? De cela, notre garçonnet n'était pas très sûr: il avait bien retenu les premières syllabes du nom, mais la dernière n'avait laissé dans sa mémoire qu'une trace confuse.—Que vous a-t-il dit?—De parler français!—Où cela?—Dans la cour, dans la rue, chez nous, partout!—Ensuite?—D'être catholique et de n'en pas avoir honte...

L'essentiel était retenu.

Évangile

Le troisième Dimanche de l'Avant

S. Mathieu, I

En ce temps-là, les Juifs envoyèrent de Jérusalem des prêtres et des lévites vers Jean pour lui demander: Qui êtes-vous? Il déclara la vérité, et ne la nia point, il déclara qu'il n'était point le Christ. Qui donc? demandèrent-ils. Etes-vous Elie? Et il leur dit: Je ne le suis point. Etes-vous prophète? Et il leur répondit: Non. Qui êtes-vous donc, lui dirent-ils, afin que nous puissions rendre réponse à ceux qui nous ont envoyés? Que dites-vous de vous-même? Je suis, répondit-il, la voix de celui qui crie dans le désert: Préparez les voies du Seigneur, comme a dit le Prophète Isaïe. Or, ceux qu'on lui avait envoyés étaient des pharisiens; et ils lui firent encore cette question: Pourquoi donc baptisez-vous, si vous n'êtes ni le Christ, ni Elie, ni prophète? Jean leur répondit: Pour moi, je baptise dans; mais il y en a un au milieu de vous que vous ne connaissez pas; c'est lui qui doit venir après moi; il est au-dessus de moi; et je ne suis pas digne de dénouer la courroie de sa chaussure Ceci se passa en Béthanie, au delà du Jourdain, où Jean baptisait.

Chronique Locale

—Le R. P. Emile Pascal, chancelier et procureur du diocèse et aumônier du pénitencier, qui se trouvait en France dès le début des hostilités ayant été déclaré d'une santé trop débile pour le service militaire, a obtenu l'autorisation de revenir au Canada, et, c'est avec une joie très vive que l'on saluait ici son arrivée samedi dernier.

Durant son séjour en France le bon Père a exercé un fructueux et consolant ministère au sanctuaire de N.-D. de Bonsecours ainsi que dans sa paroisse natale et dans quelques paroisses voisines, surtout depuis de la déclaration de la guerre. Il a eu la joie de constater comme tant d'autres la vigueur du sentiment religieux qui règne dans toute la France, la confiance et l'enthousiasme qui soutiennent les courages et assurent la victoire définitive. Le R. P. Pascal a repris ses fonctions ordinaires à l'évêché.

—M. l'abbé A. Perreault, membre du personnel de l'évêché depuis son arrivée à Prince-Albert où il fut ordonné prêtre, vient de prendre charge de la paroisse de Domrémy. Il est parti hier pour son nouveau poste. La veille de son départ M. l'abbé Perreault officia à la messe solennelle de l'Immaculée Conception; S. G. Mgr l'évêque assistait au trône.

Nous offrons au nouveau pasteur toutes nos félicitations et lui souhaitons un plein succès dans l'exercice de ses importantes fonctions.

—Les Dames de Ste Anne préparent une séance-concert pour jeudi prochain, le 17, au profit de l'oeuvre de Secours Belge. Le R. P. E. Pascal, O.M.I. donnera une intéressante causerie sur son récent voyage en France. Des morceaux choisis de musique de chant et de déclamations figurent au programme. Tous se feront un devoir de venir assister à cette soirée et de contribuer à une belle œuvre de charité.

—Le Révérendissime abbé Bruno, de Munster, était de passage à l'évêché hier.

—Plusieurs belges du district se préparent à quitter le pays pour voler au secours de leur vaillante patrie.

—Les actionnaires de la Cie La Bonne Presse Ltée tiendront leur assemblée annuelle aux bureaux du *Patriote*, mardi prochain, le 15.

—o—

Les Elections Municipales et Scolaires à Prince-Albert

A la nomination des candidats qui eut lieu lundi, le 7, l'échevin Wm. Knox, a été élu maire par acclamation en remplacement de M. George Baker.

Dix candidats, MM. A. Wright, J. F. A. Stull, Dr J. A. Moran, J. B. Kerneghan, O. B. Manville, F. C. Baker, R. H. Hall, R. E. Heggie, J. S. Mudie, J. S. Woodward se présentent pour les cinq postes devenus vacants au conseil de ville. Les trois derniers candidats faisaient partie du conseil municipal élu l'an dernier.

Dans la situation de crise financière aigüe où se trouve la ville il importe d'élire des candidats qui auront pour politique de réduire les dépenses autant que possible et qui pourront surveiller les affaires de très près. Le taux exhorbitant des taxes cette année effraye à bon droit tous les contribuables.

Pour une période d'une quinzaine d'années la commission de l'école Catholique Séparée n'a tenu ici aucune élection. Les commissaires se réelisaient chaque année sans que le public prit aucun intérêt à l'administration de l'école. Cette apathie n'était ni encourageante pour les commissaires, ni utile pour le progrès de l'école, et c'est ainsi notamment que pendant de longues années les catholiques de Prince-Albert ont été privés du bienfait de l'éducation supérieure que fourniront désormais les Religieuses de Sion, tandis que dans beaucoup d'autres endroits on s'imposait, de lourds sacrifices pour avoir l'avantage de posséder une communauté enseignante.

Les candidats nouveaux cette année qui se présentent pour remplir les trois postes de la commission scolaire occupés par M. Andrew McDonald, A. H. Morin et J. A. Vachon, sont MM. J. E. Morrier, P, Pfeiffer, G. R. Russel et Charles Bonas. Les nouveaux candidats sont d'excellents catholiques animés des meilleurs dispositions. Personne ne doutera qu'une infusion de sang nouveau dans l'ancien conseil ne soit à l'avantage de tous les catholiques de Prince-Albert.

CE SOIR

L'assemblée annuelle des contribuables de l'Ecole Catholique Séparée de Prince-Albert aura lieu ce soir même, jeudi 10 décembre, à 8 heures dans une des salles de l'Ecole. La commission scolaire présentera son rapport. Tous les contribuables voudront bien manifester tout leur intérêt en venant assister en grand nombre à cette assemblée importante.

—o—

COURS DES CEREALES

LE BLE

Sous l'effet de nouvelles satisfaisantes sur la condition des récoltes en Argentine, le marché baissa graduellement de 4 cts le minot, au cours de la semaine. Les derniers rapports d'Argentine indiquent une récolte de 120,000,000 de minots de blé, avec 70,000,000 de minots pour exportations.

La navigation sur le fleuve St. Laurent est fermée, l'exportation du blé par cette voie cette année à presque doublé celle de l'année passée. En 1913, un total de 33,187,474 minots furent exporté par le St. Laurent et cette année 60,839,276 minots.

L'AVOINE

Le marché est calme et n'offre aucun changement. Entrées: 635 chars contre 1913 chars l'an passé.

L'ORGE

Marché faible: aucune transaction importante n'est relatée cette semaine. Entrées minimes: 138 chars contre 521 pour la même époque l'an passé.

LE LIN

Marché nul.

Réserve à Fort William: 699,476 minots contre 2,617,622 minots l'année dernière.

Canada Atlantic Grain Co.

—o—

Marché

(WINNIPEG)

BLÉ—

No. 1 Nord	117
No. 2 Nord	$114\frac{1}{8}$
No. 3 Nord	$109\frac{1}{8}$
No. 4 Nord	$105\frac{5}{8}$
No. 5 Nord	$100\frac{5}{8}$
No. 6 Nord	95
Fourrage	91

AVOINE—

No. 2	$55\frac{1}{4}$
No. 3	$52\frac{1}{2}$
Fourrage extra No. 1	$52\frac{1}{4}$
Fourrage No. 1	$49\frac{1}{4}$
Fourrage No. 2	$48\frac{1}{4}$

ORGE—

No. 3	65
No. 4	$61\frac{1}{2}$
Rejeté	60
Fourrage	60

PROBABILITES

Blé.	
Novembre	$119\frac{5}{8}$ à $120\frac{1}{2}$
Décembre	$116\frac{5}{8}$ à $117\frac{1}{2}$
Mai	$121\frac{3}{4}$ à $122\frac{3}{4}$
Avoine	
Novembre	$55\frac{5}{8}$ à $55\frac{1}{2}$
Décembre	$54\frac{5}{8}$ à $54\frac{3}{8}$
Mai	$57\frac{5}{8}$ à $57\frac{1}{2}$

Ceux qui ont droit de vote

Les locataires et propriétaires, même si ces derniers sont non résidants ont droit de vote pour l'élection municipale et scolaire.

PERDU

En novembre 1913, un sac de voyage (suit case) brun foncé, contenant livre de Banque d'Hochelaga, petite hache, mille cartouches 22, veston en laine, rasoirs, correspondance et nombre d'autres objets. Le propriétaire offre récompense à celui qui le rapportera au bureau du *Patriote de l'Ouest*.

—o—

TROUVE

Depuis le mois de juin, 2 bœufs de $2\frac{1}{2}$ ans, rouges. Au propriétaire de les réclamer au plus tôt chez

A. P. TREPANIER,
Kleczkowski, Sask.
Sec. 36, Canton 45, Rang 9.

MARCELIN, Sask.

Les Dames de la paroisse se sont mises à l'œuvre très activement pour recueillir des souscriptions en vue de construire un couvent pour les Religieuses de la Présentation qui dirigent notre école avec tant de succès. Elles organisent actuellement des partis de cartes, et de paniers. Voici le comité formé: M. Paul Colleaux, marguiller, président, comité de Dames: Présidente, Mme A. L. Landry; vice-présidente, Mme Veuve Victor Lalonde; secrétaire trésorière, Mlle Valentine Labrosse. Directrices: Mmes A. Marcelin, J. Jones, L. L. Lalonde, N. Despins, R. Sproal, M. Culenaere, Dr L. Langlois, M. Willick, M. Manseau, J. J. Crowe, L. P. Taillon, R. Fournier.

